

Il ne fut pas longtems sans rencontrer les Anglais; il les attaqua et se battit bien; mais outre que ses vaisseaux ne pouvaient pas manœuvrer aussi bien que ceux de Kertk, ils étaient moins forts; et ils furent bientôt tous désagréés et contraints de se rendre. De sorte que la barque, après avoir causé une courte joie à Québec, *ne fit qu'augmenter*, dit M. de Champlain, dans ses mémoires, *le nombre des bouches pour manger ses pois.*

La chasse, la pêche, et la récolte, qui fut très-modique, remirent pour deux ou trois mois, un peu d'aisance dans la ville et dans les habitations; mais cela épuisé, on retomba dans une disette pire que la première. Il restait encore une ressource sur laquelle on comptait beaucoup. Le P. Noyrot, supérieur des jésuites, et le P. Charles Lallemant, étaient allés chercher en France du secours, et avaient trouvé dans la générosité de leurs amis, de quoi faire un bâtiment et le charger de vivres. Ils s'y étaient embarqués eux-mêmes, avec le P. ALEXANDRE DE VIEUXPONT et un frère nommé LOUIS MALOT; mais ce bâtiment n'arriva point jusqu'à Québec. Un vent forcé de sud-est le jeta sur la côte de l'Acadie où il se brisa; le P. Noyrot et le F. Malot y périrent: le P. de Vieuxpont alla joindre le P. VIMOND, dans l'île du Cap Breton; et le P. Lallemant, s'étant embarqué sur un navire de Biscaye, pour aller porter en France la nouvelle de ce désastre, fit, auprès de St. Sébastien, un second naufrage dont il eut encore le bonheur de se sauver.

Cependant l'extrémité où la colonie se trouvait réduite n'était pas ce qui inquiétait d'avanlage le gouverneur. Les sauvages, depuis l'approche des Anglais, paraissaient fort aliénés des Français, et non sans quelque sujet, au dire de l'historien. Dans une si triste situation, le gouverneur jugea d'abord que le meilleur parti qu'il y eût à prendre, supposé, qu'il ne fût pas secouru à propos, était d'aller faire la guerre aux Iroquois, et de vivre à leurs dépens. Les dernières excursions de ces barbares, et quelques hostilités qu'ils avaient commises tout récemment, lui en fournissaient un juste sujet; mais quand il fut question de partir, on ne put jamais trouver de poudre. Il fallut donc rester à Québec, où il n'y avait absolument rien pour nourrir cent personnes qui y étaient renfermées, et qui furent réduites à aller chercher des racines dans les bois, comme les bêtes, pour ne pas mourir de faim. En cet état, après la nouvelle de l'arrivée des navires de France, on n'en pouvait guère recevoir de plus agréable que celle du retour des Anglais. Aussi, lorsque sur la fin de Juillet 1629, c'est-à-dire, trois mois après que les vivres eurent manqué absolument, on vint annoncer à M. de Champlain qu'il paraissait des voiles anglaises derrière la *Pointe de Levi*, il ne douta plus que ce ne fût l'escadre de Kertk, et il regarda ce capitaine; bien moins comme un ennemi que comme un libérateur, auquel il aurait obligation de ne pas mourir de faim, avec toute sa colonie. Il n'y